

Soupir

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
Toujours l'aimer.
Ouvrir les bras, et, las d'attendre,
Sur le néant les refermer,
Mais encor, toujours les lui tendre,
Toujours l'aimer,
Ah! ne pouvoir que les lui tendre,
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs, toujours les répandre,
Toujours l'aimer
Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais d'un amour toujours plus tendre
Toujours l'aimer.
Toujours!.... tendre,

Sérénade

Si j'étais, ô mon amoureuse,
La brise au souffle parfumé,
Pour frôler ta bouche rieuse,
Je viendrais craintif et charmé.
Si j'étais l'abeille qui vole,
Ou le papillon séducteur,
Tune me verrais pas, frivole,
Te quitter pour une autre fleur.
Si j'étais la rose charmante
Que la main place sur ton coeur,
Si près de toi toute tremblante,
Je me fanerais de bonheur.
Mais en vain je cherche à te plaire,
J'ai beau gémir et soupirer.
Je suis homme, et que puis je faire ?
T'ai mer....
Te le dire...
Et pleurer!

Élégie

Oh! ne murmurez pas son nom!
Qu'il dorme dans l'ombre,
où froide et sans honneur repose sa dépouille.
Muettes, tristes, glacées, tombent nos larmes,
comme la rosée de la nuit,
qui sur sa tête humecte le gazon;
mais la rosée de la nuit,
bien qu'elle pleure,
qu'elle pleure en silence,
fera briller la verdure sur sa couche et nos larmes,
en secret répandues,
conserveront sa mémoire fraîche et verte dans nos cœurs.

Extase

Sur un lys pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort-
Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien aimée
Sur ton sein pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort

La manoir de Rosemonde

De sa dent soudaine et vorace
Comme un chien l'amour m'a mordu...
En suivant mon sang répandu,
Va, tu pourras suivre ma trace...
Prends un cheval de bonne race,
Pars, et suis mon chemin ardu
Fondrière ou sentier perdu,
Si la course ne te harasse!
En passant par où j'ai passé,
Tu verras que, seul et blessé,
J'ai parcouru ce triste monde,
Et qu'ainsi je m'en fus mourir
Bien loin,-bien loin, sans découvrir
Le bleu manoir de Rosemonde.

Lamento

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if?
Sur l'if une pâle colombe,
Triste et seule au soleil couchant,
Chante son chant,
On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
De la chanson,
Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement,
Bien doucement.
Ah! jamais plus près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,
Ecouter la pâle colombe
Chanter, sur la branche de l'if,
Son chant plaintif!

La vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques,
Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux
C'est là, c'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Les secret douloureux qui me faisait languir.